

# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 29 JUILLET 1911

69<sup>e</sup> Année — N<sup>o</sup> 3570.

## LE CANTIQUE DE L'AILE

...s'enorgueillissant de leurs ailes, et la jrairie  
retentit.

HOMÈRE.

Donc, c'est lorsqu'on disait le Siècle sans ivresse  
Et l'âme sans emploi  
Qu'on voit ressusciter tout d'un coup la Prouesse  
Et renaître l'Exploit!

Le Héros, qui s'était retiré sous sa tente  
Comme le héros grec,  
Vient d'arracher soudain la toile palpitante  
Pour s'envoler avec!

Il y eut quelques fils, cette toile, et le vide...  
Et l'homme s'envola.  
Nous ne l'avons pas lu dans des fables d'Ovide :  
Nous avons vu cela.

C'est en vain que s'accroche au fuselage grêle  
Le spectre Icarien.  
Il est temps de chanter le Cantique de l'Aile :  
L'homme n'a peur de rien.

Rien n'est plus impossible à l'homme qui machine  
Son éternel complot,  
Puisqu'il vient de s'asseoir sur l'invisible échine  
D'un invisible flot!

Aile, enlève la roue au baiser gras de l'herbe,  
Et monte au ciel d'été  
Dans la gloire du risque et le dégoût superbe  
De la sécurité!

Tremble au vent fluvial! danse au remous sylvestre!  
Et t'incline un moment,  
Pour que les champs natalis dorent l'Oiseau terrestre  
D'un reflet de froment!

Et toi, notre Soleil, le plus beau qu'on souhaite  
De chercher en mourant,  
Reçois l'Aigle nouveau que fait notre Alouette  
En se démesurant!



Quand ils virent que l'homme avait, dans le mystère,  
Construit l'Aile, les Cieux  
Surent qu'ils allaient voir quel était, sur la terre,  
Le peuple audacieux.

France, nous savions bien qu'en toutes les Histoires  
Les hommes de ton sol  
Seraient toujours debout sur tous les promontoires  
D'où l'on peut prendre un vol;

Mais qu'ils l'aient pris si haut, quand des joueurs de flûte  
Menaient déjà ton deuil,  
C'est de quoi s'arrêter pendant une minute  
Pour avoir de l'orgueil!

Clair pays qui jamais des choses irréelles  
En vain ne t'occupas,  
D'autres ont plus que toi pu soupirer: « Des ailes! »  
Quand l'Aile n'était pas;

Mais dès que l'Aile fut, dès qu'il parut possible  
Qu'indigné de marcher  
L'homme se fit ensemble, ayant le ciel pour cible,  
Et la flèche et l'archer;

Dès qu'invités au vol par le cri des deux frères,  
Les Braves, pleins d'effrois,  
Sentirent qu'il fallait d'abord des Téméraires,  
Et qui fussent adroits,

Et qui fussent légers, et, la flamme aux prunelles,  
Qui fussent coutumiers,  
Lorsqu'il faut essayer une idée ou des ailes,  
De mourir les premiers;

Dès qu'il fallut mourir pour ce qui vient de naître,  
Tomber pour qu'on volât,  
La France eut le frisson qui lui fait reconnaître  
Que son destin est là!

Il suffit qu'elle sût qu'une aile était trouvée  
De toile et de roseaux  
Pour qu'elle ne fût plus qu'une immense couvée  
D'impatients oiseaux!

Car la vertu d'un cœur dont toutes les blessures  
S'ouvrent vers l'Orient,  
C'est de n'attendre pas que les routes soient sûres  
Et d'être impatient!

Depuis que cette chose impérieuse existe  
Qui veut qu'on aille aux cieux,  
La France est le pays des mères à l'œil triste,  
Mais au front glorieux!

Ah! comme ils sont partis avec de l'allégresse,  
Nos fils jeunes et fous!  
Car on meurt pour l'azur comme on meurt pour la Grèce  
Quand on est de chez nous!

Au moment qu'ils vont prendre, en un bruit de bourrasque,  
La route sans chemin,  
Ils nous disent adieu d'un hochement de casque,  
Puis ils lèvent la main!

Dans le ciel attristé de notre paysage  
Ils se sont envolés.  
Ils nous ont obligés de hausser le visage.  
Ils nous ont consolés.

Ce sont de grands héros, ce sont nos purs athlètes,  
Nos franchisseurs de mers,  
Ceux dont le vent lui-même a couronné les têtes  
Du bleu laurier des airs!

Ah! ceux qui laissent tout pour ne plus voir les cimes  
Que lorsqu'ils sont penchés,  
On peut dire, ceux-là, qu'ils sont vraiment sublimes  
Et vraiment détachés!

Quand leur Victoire d'or passe sur la campagne,  
Tout est prodigieux!  
Il faut, pour les guider de montagne en montagne,  
Qu'on allume des feux!

Le petit paysan, grandi d'une coudée,  
Crie au ciel du patois;  
Les rois ont des regards de Mages de Chaldée;  
Le peuple est sur les toits!

Pour ces excitateurs d'alacrités divines,  
Louange à tout jamais!  
Chanson dans la vallée! Ode sur les collines!  
Hymne sur les sommets!

Depuis qu'ils ont quitté légèrement les terres,  
Ceux qui ne volent pas  
Vous ouvrent plus souvent, ailes rudimentaires  
Qui n'êtes que des bras!

Nous reprenons l'espoir, des fiertés, nos courages,  
Depuis que nous aimons  
Ceux qui mêlent leur ombre aux ombres des nuages  
Sur la pente des monts!

En vain des charlatans charbonnent sur l'asphalte  
Ou bien sur les pavés :  
Autour des boniments elle ne fait plus halte,  
La Foule aux yeux levés!

La Foule aux yeux levés, qui chante, et vers la plaine  
Précipite ses pas,  
Ne voit plus les marchands d'ironie ou de haine  
Qu'admirent les yeux bas!

L'Aile est victorieuse. Elle passe, repasse,  
Et tient à repasser,  
Sachant que sur le sol son ombre calme efface  
Ce qu'il faut effacer!

Quand ils ont disparu dans la poudre céleste,  
Ces Preux que nous disions,  
Regardez donc le sable, et voyez ce qui reste  
De vos divisions!

Tout s'efface! et le ciel prédit par Lamartine  
Voit, prévu par Hugo,  
L'oiseau qu'on découpa dans la voile latine  
Fuir dans son indigo!

★

Il est temps de chanter le Cantique de l'Aile  
Qui veut que nous ayons  
Une route à jamais montante, et parallèle  
Au trajet des rayons!

Il faut, sur cette terre où toujours l'âme gronde  
D'où la Liberté sort,  
Qu'au vieux Chant du Départ le jeune Echo réponde  
Par un Chant de l'Essor!

Bonaparte, ce sont — dût, au fond des poèmes,  
Ton Aigle s'en fâcher! —  
Les fils de tes soldats qui voleront eux-mêmes  
De clocher en clocher!

Chers Vainqueurs qu'on attend en ouvrant la fenêtre  
De la plus haute tour!  
Quand c'est, dans un pays, par le ciel qu'on pénètre,  
On lui porte l'amour!

Ah! la première fois que l'on vit, de la fange,  
L'homme se séparer,  
Nous avons bien compris qu'une sorte d'Archange  
Allait se préparer!

Une Chevalerie ouvre une chevauchée  
Qui va tout surpassant,  
Et dont c'est le bonheur de n'être encor tachée  
Que de son propre sang!

Qu'elles sont belles, sur la Montagne, les Ailes  
De ceux qui sont venus  
Nous apporter le Bon Message, et des nouvelles  
De combats inconnus!

Batailles de l'espace! ineffables conquêtes!  
Triumphes sans remords!  
Gloire à tous ceux par qui ces choses furent faites!  
Gloire à ceux qui sont morts!

Gloire à celui qui vient s'écraser sur la plaine,  
Ou sombre au flot hagard!  
Gloire à celui qui meurt brûlé comme un phalène!  
Gloire à celui qui part

Et puis que plus jamais on ne voit reparaitre!  
Nul ne l'a rapporté,  
Nul ne l'a vu descendre... ah! c'est qu'il est, peut-être,  
Monté, monté, monté!

Morts qui craigniez d'avoir, peut-être, par vos chutes,  
Les vivants alarmés,  
Quittez la seule peur qu'en tombant vous connûtes:  
L'homme vole. Dormez!

L'homme vole, et déjà l'instable vol commence  
De s'assurer un peu:  
Car nos fins ouvriers avaient le ciel immense  
Dans leur bourgeron bleu!

Et c'est pourquoi, souvent, d'en haut, le fier pilote  
Rend grâces, d'un regard,  
A l'obscur ajusteur qui tout en bas siffle  
Sur le seuil du Hangar!

Ah! chantons le Cantique, et disons cette Gloire  
Qu'un ciel nous a donné  
De voir, sur les coteaux de Seine ou bien de Loire,  
Descendre en vol plané!

Nulle époque n'est plus merveilleuse que celle  
Où l'homme, avec stupeur,  
Vient enfin de pouvoir déplier toute l'Aile  
Qu'il avait dans son cœur!

Et sache-le, pays qui ne cesses toi-même  
D'aller te dénigrant,  
Nul peuple, pour autant qu'il s'admire et qu'il s'aime,  
Nul peuple n'est plus grand

Que celui qui, tandis que sa force profonde  
Est prouvée aujourd'hui,  
Pour prouver son horreur de peser sur le monde,  
Vole au-dessus de lui!

★

Il est temps de chanter le Cantique de l'Aile,  
Et que nous nous grisions  
D'avoir vu la première et la plus solennelle  
De nos évasions!

Aile, dégage-nous! allège-nous! essaye,  
Rien qu'en passant sur nous,  
De nous déconseiller tout ce que nous conseille  
Le poids de nos genoux!

Quand il partit malgré sa brûlante cheville,  
Blériot nous apprit  
Comment on peut changer en aile une béquille.  
Et la chair en esprit!

Même s'il doit paraître à la race future  
Tout simple de voler,  
La noblesse que l'homme eut de cette aventure  
Ne peut plus s'en aller!

Rien n'empêchera plus qu'en cette claire toile  
Qui nous passe au dessus,  
Ces hauts regards jadis réservés à l'étoile  
L'homme les ait reçus !

L'homme sait, qui revient des chemins sans coulevres,  
Ce que les hommes font,  
Ayant eu le recul, pour juger de leurs œuvres,  
De tout le ciel profond !

Voler, c'est remuer, pour qu'il se renouvelle,  
Le vieil azur dormant.  
L'azur même a besoin qu'on le travaille. L'Aile,  
C'est l'ensemencement.

Le Pégase endormi dans la bête de somme,  
L'Aile l'a réveillé.  
Tout devient plus facile et plus possible à l'homme  
De l'homme émerveillé !

Tant pis pour qui, doutant, lorsque tu nous ajoutes  
La Foi des Alcyons,  
Aile ! renie en toi la plus longue de toutes  
Nos aspirations !

Mais gloire à ces bergers qui font plus d'une lieue  
Pour te courir après !  
Le vol de l'Aile est blanc ! l'ombre de l'Aile est bleue !  
Le vent de l'Aile est frais !

Rien ne saura jamais, comme le vent de l'Aile,  
Balayer ce qui nuit !  
L'Aile ravit, transporte, appelle... oh ! rien n'appelle  
Comme une aile qui fuit !

Voler, c'est l'âme même, et non un jeu frivole.  
Et ce peuple le sent,  
Ce peuple où des vieillards pleurent parce qu'on vole  
Le sent en grandissant !

Cet homme crierait-il quand, dans un ciel paisible,  
Cingle ce vaisseau pur,  
S'il n'avait pas senti que c'est Psyché visible  
Qui traverse l'azur ?

Entendrait-on, d'amour, lorsque passe cette aile,  
Cette femme gémir,  
Si cette aile, en passant, ne faisait pas en elle  
Une autre aile frémir ?

L'âme s'agite au fond de celui qui contemple  
 Une aile dans l'air bleu,  
 Comme un dieu prisonnier qui sent, du fond d'un temple,  
 Passer un autre dieu!

★

Vous par qui nous voyons, au-dessus de nos boues,  
 Une hélice, en plein ciel,  
 Monter en tournoyant comme une de ces Roues  
 Que vit Ezéchiël,

Vous qui vous enivrez de tenir, sous les astres,  
 Un étrange timon,  
 Et de fuir, pour l'azur sans règle et sans cadastres,  
 Nos arpents de limon,

Que chacun, dans son ciel, imite la manière  
 Dont vous avez été,  
 A travers le vent brusque et la forte lumière,  
 Chercher l'ébriété!

Quand la plaine est encor dans une aube livide  
 Où rien ne s'orangea,  
 Ceux qui sont dans le ciel sur leur œuvre intrépide  
 Voient le Soleil déjà!

Ceux qui sont dans le ciel voient avant nous l'aurore!  
 Oh! dans le firmament,  
 Gloire au Vol qui d'un jour encor futur se dore  
 Séditieuxment!

Soyez comme l'oiseau! Comme lui, dans vos moëllles,  
 N'ayez plus que de l'air!  
 Montez! le ciel, sans vous, était moins beau : sans voiles,  
 Qu'était-ce que la mer?

Plus haut! toujours plus haut, pilote! et gloire aux hommes  
 De grande volonté!  
 Gloire à ces dérobeurs de flamme que nous sommes!  
 Gloire à l'Humanité!

Gloire au vieil Enchaîné qui, supputant la joie  
 De planer à son tour,  
 Etudia, pendant qu'il lui rongea le foie,  
 Les ailes du vautour!

EDMOND ROSTAND.